

# Chien Fou

Texte de Marie Colmont

Le jour de ses treize ans, Siegfried est devenu commis chez l'épicier du bout de la rue.

Quand je l'ai vu là, tout serré dans un tablier bleu à poche, qui lui battait sur les tibias, j'ai fait : « Oh ! » Siegfried, que j'ai toujours connu musant sur les trottoirs, fouillant les ruisseaux du bout de sa godasse à trous, ou rôdaillant dans les buttes pelées qui dévalent sur Vanves, passé le boulevard Lefebvre ! Siegfried et ses culottes rattachées par des ficelles ! Siegfried et sa mèche en plein dans l'œil ! Mal lavé, mal mouché, mal fringué...

Aujourd'hui, la mèche a été coupée court : c'est tout juste si elle « rebique » un peu vers la tempe. Le petit museau a été astiqué. Et les culottes, voyons tes culottes ?... Nom d'une pipe ! Siegfried a des pantalons longs !

— Il apprendra vite, dit l'épicière, maternelle. Voyez-le !

Il apprend vite, oui. Il trie avec soin tes vieilles carottes, il pèse, à une lentille près, les lentilles, il transvase les bidons de lait, sérieux comme un âne au marché.

J'essaie de le détourner de ses devoirs en lui montrant les petites pommes de terre nouvelles :

— On dirait des billes, hein ?

Les billes, c'étaient les amours de Siegfried-le-vagabond. Mais Siegfried-l'employé-de-commerce ne bronche pas.

— Et avec ça, madame ? demande-t-il gravement.

... Quand je suis partie de la boutique, ce soir-là, j'avais oublié d'acheter la moitié de mon dîner. Il était devenu trop sage tout d'un coup, ce gosse ; ça me fendait le cœur.

Je n'étais pas la seule à penser ainsi. Les six compagnons de jeux de Siegfried étaient bien de mon avis. Ouistiti ne passait plus devant la boutique sans renifler (et même cracher un bon coup loin devant lui, signe de mépris). Les deux filles, la Bleue et la Rose, complotaient dans les coins en haussant les épaules :

— On s'amuse plus d'puis qu'il n'joue plus avec nous, geignait la Bleue, prête à pleurer.

— L' n'pense plus qu'à ses sous, ricanait la Rose, en envoyant par représailles un grand coup de galoche dans la devanture de la banque.

Les autres traînaient leurs semelles sur le trottoir ou sautaient à cloche-pied le long du ruisseau, chacun tout seul, sans parler à personne.

La désolation gagnait toute la rue. Je me mets souvent à ma fenêtre la nuit, et je vois des choses... La lune, par exemple : je suis sûre qu'elle a fait une grimace en regardant la boutique de l'épicier. Et le vent : un soir, il a chuchoté : « Quel dommage ! » Et le moineau du sixième : j'aime mieux ne pas dire ce qu'il a fait, tout le long de la devanture... et puis il a déchiré de son bec un grand morceau du store rayé ; ça se voyait bien qu'il était furieux.

Mais où j'ai compris que ça n'allait plus du tout, c'est le jour où Chien-Fou est passé devant la boutique ; il a trotté tout droit, le regard fixe, comme s'il était vraiment très pressé. Siegfried, qui attendait tes clients sur le pas de la porte, a eu beau l'appeler d'un petit claquement de langue, comme autrefois : Chien-Fou a filé sans vouloir le reconnaître.

Il faut dire que Siegfried et Chien-Fou étaient une paire d'amis. Un jour, j'avais demandé :

— Il est à toi, ce chien ?

— Il a pas besoin d'être à personne, m'avait répondu Siegfried, de son ton rogue.

Puis il avait ajouté :

— On est seulement copains...

C'était un drôle de chien, ce Chien-Fou : maigre, laid, sale et rigolard ; une oreille en l'air, l'autre en bas : une queue enroulée comme un cor de chasse ; sans maître, sans niche, sans pâtée ; un vrai rôdeur de la zone, un Siegfried-chien... En filant ainsi, la queue droite, devant son ancien camarade, il avait l'air de dire :

— Toi et moi, on n'a plus rien de commun.

Siegfried, pendant ce temps-là, emplissait sa tirelire. On lui payait ses gages ; on lui donnait des pourboires. Bientôt il eut un livret de caisse d'épargne. On le voyait venir sur le pas de la porte, aux heures creuses, et regarder le ciel.

— Pstt ! faisait le moineau du sixième entre deux cabrioles.

Mais Siegfried comptait et rêvait :

— Quarante... cinquante... soixante... bientôt quatre-vingts... bientôt cent... Cent francs !... J'achèterai un billet de la loterie... Je gagnerai peut-être... Quand je serai grand, je m'établirai épicier, je deviendrai très riche...

S'il survenait un gosse des ruelles, chuchotant :

— Hé ! dis, t'as pas une vieille banane pour moi ?

Lui, qui avait eu faim si souvent l'an dernier, faisait un grand geste de son bras :

— Va-t'en !

Une vieille banane, non, mais pensez-vous ? Ça se vend six sous, ça ne se donne pas !

Et c'est ainsi qu'un petit cœur, tout doucement, se desséchait. Travailler, c'est très bien, c'est honorable et digne ; mais tout oublier pour l'amour des sous !...

— J'en ai assez, crie tout à coup le moineau. Ça ne peut plus durer, c'est trop triste !

C'est par une belle nuit de printemps, toute tiède. Et, tout à coup, l'espoir revient dans nos cœurs : Siegfried descend la rue à cloche-pied, repris par ses habitudes vagabondes.

— Ce coup-ci, il faut faire quelque chose, murmure le moineau.

Et la lune, en clignant de l'œil, lui montre une grande cage d'osier oubliée sur un balcon. Dedans, il y a un merle, la tête sous ses plumes, tout ébouriffé.

Cric ! cric ! Le moineau pique avec son bec le brin d'osier qui retient la porte : le vent la pousse, éveille l'oiseau :

— Sauve-toi !

Le merle s'envole ; hélas ! il est tout engourdi, il tombe, il tombe juste aux pieds de Siegfried qui n'a qu'à étendre la main : voilà l'oiseau prisonnier.

Comme nos cœurs battent ! Qu'est-ce que Siegfried va faire maintenant ?

Il s'est assis sur le trottoir, les pieds dans le ruisseau. La lune l'éclaire de toute sa force ; est-ce pour cela que je lis en lui comme dans un livre ? Il regarde le merle dans sa main et il pense :

— Demain, je le rendrai à la dame... elle me donnera bien dix francs... ça me fera combien en tout ? Voyons...

Oh ! la la ! est-ce qu'il va vraiment remettre le merle en prison pour dix francs ?

C'est à ce moment-là que Chien-Fou arrive. Il trotte, tout guilleret ; il fouille dans les boîtes à ordures, il renifle dans tous les coins ; il poursuit un rat d'égout ; il lape l'eau du ruisseau ; il s'assied sur le trottoir pour écouter, la tête penchée, son collègue de l'usine, à l'attache, qui s'étrangle d'aboyer ; puis il s'enfuit en gambadant.

Je vois bien que Siegfried le regarde et commence à comprendre : libre, il est libre, ce Chien-Fou, ce chien sans pâtée et sans niche. Et toi, pauvre Siegfried, où est ta liberté ? Écrasée sous ta tirelire...

Siegfried a ouvert la main ; le merle s'est envolé. Pour dix francs, il n'y aura pas un prisonnier de plus sur la terre.

Le lendemain on n'a plus revu Siegfried chez l'épicier, ni le jour d'après, ni jamais. On me dit qu'il est parti berger dans le pays de sa grand-mère, quelque part sur une montagne, où le travail est libre, et que Chien-Fou l'a suivi...